

Découdre les ans

Ouvrage dirigé par Lena Paugam

Coordination du projet: Gwénaële Le Doussal (Arz 'N Diharz Kreiz Breizh, École de musique, danse et théâtre de Rostrenen)

En partenariat avec le lycée Notre-Dame de Campostal et l'E.H.P.A.D Monseigneur Bouché (Rostrenen)

Copyright 2023,

CE QUE CHACUN SAUVE / alexandre

4, rue Félix Le Dantec

22000 Saint-Brieuc

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'un des textes de ce recueil, l'autorisation de l'auteurice est nécessaire.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

ISBN : 9 701039 673303

OUVRAGE COLLECTIF

Découdre les ans

PRÉCÉDÉ DE

Poème en forme de préface
par Sigrid Carré-Lecoindre

AVANT-PROPOS

Lena Paugam

CE QUE CHACUN SAUVE

alexandre



L'École de Musique, Danse et Théâtre du Kreiz Breizh est l'outil culturel principal de la Communauté de Communes du Kreiz Breizh (22). Elle initie et forme quelques 600 élèves, jeunes et adultes, à une cinquantaine de disciplines musicales, danses et théâtre à Rostrenen mais aussi dans plusieurs communes du territoire CCKB (Saint-Nicolas-du-Pélem, Gouarec et Paule). Son projet d'établissement l'engage naturellement vers un travail d'éducation artistique et culturelle (EAC) en lien avec les publics scolaires, les structures enfance/jeunesse du territoire et plus récemment en lien avec des établissements médico-sociaux. Le Dispositif d'Éducation Musicale et Orchestrale à vocation Sociale (DÉMOS) mené en partenariat avec la Cité de la Musique - Philharmonie de Paris depuis 2018 sur la CCKB est un exemple de projet EAC au long court porté par l'EMDTKB. D'autres projets sont initiés régulièrement avec des artistes invités, en danse (avec la Compagnie des Danses de Dom, Dominique Jégou), en musique (avec le chœur Mélisme(s), le Banquet Céleste, les groupes Moger et Matzik) et en théâtre. C'est en lien avec ce dernier champ artistique, et avec le soutien de la DRAC Bretagne, que l'EMDTKB était heureuse d'inviter en 2023 deux artistes de la Compagnie Alexandre, Lena Paugam et Sigrid Carré-Lecoindre, pour la mise en place de ce projet reliant les lycéens de Campostal et les résidents de l'EHPAD Monseigneur Bouché.

Frantz GANDUBERT TOUSEAU
Directeur / Rener

ARZ 'N DIHARZ KREIZ BREIZH
ÉCOLE DE MUSIQUE, DANSE ET THÉÂTRE



SOMMAIRE

AVANT-PROPOS Lena Paugam	11
POÈME EN FORME DE PRÉFACE Sigrid Carré Lecoindre	14
PAROLES RECUEILLIES (1) Luka Talagas	20
MONOLOGUE D'UNE SORTIE À LA PLAGE Annaëlle Le Métayer	25
MONOLOGUE POUR MON INDÉPENDANTE SOLITUDE Érine Guégan	29
LA PHOTOGRAPHIE SUR LA TABLE DE CHEVET Maëlle Guillaume	34
COMME DANS UN RÊVE Annwenn Le Pors	39
TOUJOURS À LA MÊME TABLE Anifrid Heço Gasulla	44
DES TIMIDITÉS Loukia Trebuil	51
LE COUFFIN Célia Courcoux	55
LE PETIT FRANGIN Laïla Mazouzi	58
PAROLES RECUEILLIES (2) Mathilde Xambeu	64
CHANTER ET DANSER Line L'Allinec	70
MES RACINES ET MES AILES Jocelyne Delnatte	76

«À la toute fin, à la grande fin,
quand y aura plus ni voitures, ni lumières, ni routes, ni souvenirs, plus le
moindre panneau et absolument plus d'accident jamais, ni d'ivresse,
ni trajet, ni aucun lycée, un monde sans travail et sans fête, et qu'on sera après
même le grand retour du monde, qu'on aura vu progressivement revenir vers
son premier néant, quand le monde sera renroulé sur lui-même, comme une
paire de chaussettes sales mais de y a si longtemps qu'on la remet en boule dans
le tiroir propre, quand on sera dans le monde d'après le monde,
au grand siècle enfin clos des animaux et des hommes, les briques et des fleurs,
des stades et des nuages, avec les heures pendues au vide à ne calculer plus
que la seconde infinie du vent, quand le monde sera sans nous, et nous sans
le monde et qu'enfin se sera résorbée la fracture de chaque fois qu'on a fait
un deuxième premier jour, d'avoir dit «la nuit» dans la nuit, écrit «feuille»
sur une feuille, dessiné sa main avec sa main et peint le bison avec le sang du
bison, quand y aura plus de présent et plus d'histoire et plus alors de regrets,
de remontrances et de promesses d'on va faire autrement, quand y aura même
plus d'explosion, et plus de après l'explosion, plus même de ces jours d'après
l'explosion où les hommes marchent sur les restes et pleurent et rient et se
promettent que seulement compte l'amour, si tout explose, l'amour, même plus
alors la consolation ni de l'explosion ni de l'amour, et ni l'immense douleur de
voir le jour se lever sur les restes, et ni l'immense douceur de voir un prochain
jour se lever depuis nos restes, et ni les nuits tomber, brûlantes, quand il ne
restera plus assez de monde pour même faire un rêve de monde, quand tout
ici sera fini et que rien n'aura commencé ailleurs, est-ce qu'il restera encore un
peu de ce chacun sauve?

Ce que chaque jour chacun sauve?

Les premiers sourires et les derniers pas,
le refrain des chansons, les lumières aux belles heures, le passage à l'autre sai-
son, au moins les traces? Et pas juste notre épais rien?
Quelques preuves, quelques listes de preuves que tout ça a existé?»

Milène Tournier, *De la disparition des larmes*, Éditions théâtrales, 2022



- Avant-Propos -

Depuis 2021, suite à la création du spectacle *De la disparition des larmes*, fruit d'une riche et féconde collaboration avec la poétesse Milène Tournier, j'ai senti qu'un nouveau cycle de création s'ouvrait pour la compagnie Alexandre. Je l'ai intitulé CE QUE CHACUN SAUVE en référence au texte du spectacle qui l'avait fait naître. Dans cet ensemble thématique, à travers de multiples formes artistiques, me déplaçant d'un support à l'autre, du film au livre, de l'installation plastique à la marche sonore, j'entends explorer les rapports que nous entretenons avec la notion de mémoire. Nous existons au sein de nos traces et de celles qui ont été laissées pour nous. Que retenir du passé ? Que sauver ? Faut-il enrayer l'oubli ? Comment vivre avec l'idée-même de la disparition de ce qui est, de ce qui a été, du présent partagé et de ses vérités complexes ? Comment accepter que chaque histoire individuelle porte son lot de secondes infinies à sauver ? Que célébrer du vivant ? Que retenir ? Comment ne pas craindre les béances du savoir, les incertitudes, le silence, la réécriture erronée ou simpliste de l'Histoire ? « Être en vie, c'est faire l'expérience de la perte. [...] Tout ce qui est encore là n'est en fin de compte rien d'autre que ce qui est resté », écrit Judith Schalansky dans l'avant-propos de son magnifique *Inventaire de choses perdues*. Comme elle, je m'intéresse à la manière dont notre époque s'interroge sur ses traces et cherche à écrire son Histoire, à la manière dont elle lit ou entend dorénavant relire ce qui lui reste du passé. Je me déplace, au sein de chaque projet, d'une recherche à l'autre, allant à la rencontre de diverses personnes, en divers milieux, et partageant mes réflexions, récoltant actes et paroles comme autant de traces, de sauvetages.

Ce que chacun sauve.

Que sauvez-vous ? Quelle liste feriez-vous des choses que l'on peut (encore) sauver ? Peut-être y aurait-il, sur votre liste, personnes, paysages, langues, mots, peuples, gestes, manières, rites, symboles, histoires, goûts, odeurs, sons, images, idées, sentiments, plantes, animaux, événements, etc. ? Autant de signes du présent traversé, autant de preuves du vivant à partager.

En octobre 2023, invitée par l'école de Musique, Danse et Théâtre du Kreizh Breizh à mener un projet d'éducation artistique et culturelle auprès d'une classe d'élèves du lycée Notre-Dame de Campostal de Rostrenen, j'ai proposé de travailler en collaboration avec l'autrice Sigrid Carré-Lecoindre et de partir à la rencontre de personnes résidant dans un EHPAD situé dans la commune, accompagnée par un groupe de lycéen.ne.s suivant un parcours scolaire au sein de la filière ST2S (Sciences et technologie de la santé et du social). Il s'agissait de travailler sur l'élaboration d'un livre constitué à partir d'un collectage de souvenirs.

Pendant une semaine, alternant ateliers d'écriture et entretiens, circulant d'un établissement à l'autre, nous nous sommes questionné.e.s sur la manière dont on écoute le souvenir des autres. Nous souhaitions rencontrer ces jeunes gens qui se lanceront, peut-être, professionnellement vers un métier de soin et d'accompagnement des fragilités diverses de la vie qui va, vient, et traverse le temps de manière plus ou moins brutale, et les inviter à fabriquer du présent avec les résidents de l'EHPAD Monseigneur Bouché, et à prendre quelques heures nécessaires au recueillement de petits riens et de grands tous qui constituent leur vivant.

Nous avons souhaité qu'ils passent du temps ensemble. Chaque élève est allé.e à la rencontre d'une personne pour entendre ce qu'elle avait envie, là, de transmettre. Chacun.e a prêté son oreille pour recueillir quelques histoires particulières d'un âge ancien, quelques détails passés du siècle dernier. Et nous les avons invité.e.s à ne pas préjuger de la valeur des souvenirs qu'ils recevraient à les prendre tels qu'ils arriveraient, pour les restituer. Et si, dans le silence de cette personne-là, dans cette hésitation-ci, et dans ce regard, dans le fait de soulever, là, cette main pour la reposer sur la table, il pouvait y avoir tout un monde, le récit d'une vie entière ? Et si, le fait de passer ces trois demi-journées, en partage de temps, en visite dans la résidence Monseigneur Bouché, il y avait une bouffée de vie qui pouvait déjà être un tout ? Je viens pour vous rencontrer. Je viens vous écouter. Que voudriez-vous sauver, peut-être, en mémoire de vos années ? Quel souvenir marquant ? Quel.le adolescent.e étiez-vous à mon âge ? Quel a été votre premier amour ? Votre plus grande joie ? Dans ce projet de livre, il y a une série de bouleversements en frottements d'époques suspendues dans cet acte simple: prendre le temps de l'écoute. À travers ces courts textes de paroles retenues, on perçoit souvent le souffle de

celleux qui écrivent, leurs choix livrent un peu d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont aujourd'hui, en devenir.

Certains entretiens sont restitués dans ce livre sous forme de dialogue, d'autres s'appuient sur le mode narratif en introduisant le point de vue subjectif de l'élève ayant mené la rencontre, d'autres encore se présentent comme des monologues de théâtre, ils sont composés à partir d'une attention prêtée à l'oralité et soulignent graphiquement le rythme, le phrasé, la sensorialité et l'émotion de la personne qui parle. La mise en page, la typographie, les choix de ponctuation varient en fonction de la proposition faite par l'auteur.ice de chaque texte.

Je remercie Gwénaële Le Doussal qui a initié et coordonné ce projet. Je remercie bien entendu également l'ensemble des actrices de ce projet, les élèves, les résident.e.s et tous les partenaires ayant permis à cet ouvrage de voir le jour.

- Lena PAUGAM

- Poème en forme de préface -

Que restera-t-il QUAND —
arrivé.es à l'autre bout de la vie, nous regarderons en arrière ?
Que garderons-nous, —
de ces minutes PILES
de la RONDE des secondes,
ou des ans enchaînés, basculés de vides à trépas ?
Que retiendra-t-on —
de NOUS?
des pas posés aux sables de nos semelles? De QUOI —
débordera la mémoire —
de naissances d'enfants à la pelle ?
de petites billes tapées aux cours de maternelle ?
de l'odeur du fricot? De regards émus de pères ?
d'élans de modes? de grands amours, de petites ivresses,
d'hivers avancés DE —
rendez-vous manqués en
retards de pendules — Que SAUVERONS-nous :
des premiers bals du dimanche,
des premières robes légères,
des premières fois de —
TOUT, des déserts de colères,
des années bissextiles
des apparitions, des —
MORTS de petits frères ? QUELLES —
PROMESSES —
aux cailloux ?
aux écoles? QUELS
SOUVENIRS —
de grande gloires
ou de toutes petites ficelles ?
QUELS secrets échangés —

aux CREUX des oreillers? La mémoire est un puits,
où le temps dépose,
Et toujours le temps court,
Et toujours le temps tombe. C'est SANS FIN —
que cette COURSE du temps,
à rattraper son monde QUAND /
À tomber si fort
Chaque minute, dans la suivante,
COULE sa tombe et —

mâchonne-ressasse-transforme-façonne —
Et engramme-renouvelle
OUBLIE — Alors /
S'il nous prenait d'un /
COUP — de découdre les ans,
de l'envers vers l'endroit, de la TOUTE
dernière maille,
au premier nœud de laine — qu'arriverait-il ?
à descendre si bien en nous —
à creuser pour dessous le langage, sous les plis du souvenir,

la première phrase
le premier vide,
le premier rythme, le premier
RIRE — Si nous pouvions du passé —
exhumer la plus folle pépite,
isoler une joie pure, une tristesse insondable,
en saisir la lumière, l'intensité FOLLE de la lumière
et la mettre sous globe
incassable,
inoxydable
insubmersible,
indestructible
INOUBLIABLE — De QUOI /

s'agirait-il?
De quelle première victoire ?
De quelle ancienne tendresse ?

Quel plus doux renoncement?
Quelle ineptie de guerre — SI
D'une vie toute entière,
Nous ne devons SAUVER qu'UNE chose,
le plus intense souvenir —

AVEC — Elise,
Louann, Célia, Erine,
Maëlle, Anifrid, Cassandra, Line,
Annaëlle, Annwenn, Laïla, Noémie, Anne-Louise,
Luka, Loukia, Mathilde,
élèves au lycée !notre-Dame de Campostal, AVEC —
Jocelyne, leur enseignante,
nous sommes allés poser la question
à ceux qui en leur temps,
firent tourner les verres,
et valser les serments avec —
les fins de semaines, ceux qui
assoupirent les désordres de jeunesses
à leurs grands cœurs usés —
D'autres semblables, en somme d'EX-

Jeunes comme — un peu vieillis,
de leurs ans millénaires,
aujourd'hui résident.es
de l'Ehpad Monseigneur Bouché —
ÉCRIRE POUR —
Porter le souffle de — TRANSMETTRE
une pulsation
une langue
une voix
le temps que dure d'inscrire — BÂTIR la chaîne des rythmes
de poitrine en poitrine
— Écouter au travers. S'ÉCLIPSER —
JOUER la plume.
Partir en quête du souvenir d'un.e autre pour —
PRENDRE SOIN
— dans cet écart-là de la rencontre, INVENTER

un terrain de confiance
un terreau propice au témoignage,
ou à la confiance
au partage d'expériences vécues,
à l'expérimentation intergénérationnelle,
CAR —
toutes les vies, méritent d'être vécues,
et toutes les vies méritent qu'on les raconte, comme /
Elles recèlent des trésors qui TOUJOURS
eux-mêmes s'ignorent — Y a-t-il un sens au souvenir ?

À la carte du souvenir? Existe-t-il une charte de la mémoire —
établissant la pertinence de ce que l'on garde? De ce que l'on /
JETTE — aux oubliettes du temps? Un PODIUM /
de la meilleure pépite ? Qu'est-ce qui VAUT —
d'être sauvé ?
Et ces interrogations TOUJOURS nous encomrent QUAND /

Le présent s'en mêle QUAND /
La question unique que l'on devrait se poser alors
à ce moment-là de l'éclosion du souvenir —
est celle du don à l'autre. Du DON —
de soi. Donner sa vie à ENTENDRE —
La confiance absolue que l'on pose là
— ENTRE /
La délicatesse aussi —
qu'il faut savoir convoquer pour recevoir ce don-là,
quand on devient l'oreille qui écoute.

La main ou le coeur qui retranscira.

AINSI DONC ce recueil — en forme de 14 textes, COMME —
— des cadeaux offerts par-delà les ans, et les générations,
— des cadeaux cousus aux poitrines juvéniles par des mains veineuses, et
bleuies,
des pactes, des serments de langages,
ou d'émotions
— des paquets tendus, aussi, sous prétexte de livre,

de la part de ceux qui se destinent à soigner,
pour ceux qui
le temps qu'auront duré ces heures,
les auront gratifiés de l'IMMENSE petit trésor de leur existence.

- Sigrid CARRÉ-LECOINDRE

Paroles recueillies (1)

LUKA TALAGAS

PHILIPPE. - C'est comme ça que j'ai euh, eu la tendance à à aimer les... Comment dirais-je... ? L'optimisme ! Et puis, l'action pour avoir l'optimisme. Tu comprends ce que je veux dire ?

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC:

PHILIPPE

LUKA. - Oui.

PHILIPPE. - Parce que l'optimisme, ça s'acquiert aussi par ta volonté, hein ! Ça se fabrique !

LUKA. - Oui.

PHILIPPE. - Et j'ai beaucoup appris avec ces épreuves-là, en Algérie, mais enfin, d'un autre côté, j'ai mûri... Mais c'est... C'est marrant, la vie... Je te raconte ça parce que, dans la vie, ... Tu vis des choses qu'après tu te dis c'est mystérieux.

Tu te demandes si vraiment c'est le hasard ou si c'est ta destinée qui te poursuit. Tu tu tu te poses des questions après, c'est rigolo, enfin voilà.

Un copain formidable qui me dit : « Philippe ! », il travaillait dans un endroit et moi un autre, on se donne rendez-vous dans un bistrot un soir. Il me dit : « Philippe, je me marie ». Alors, je lui dis : « Lucien - il s'appelait Lucien - Bravo Lucien. »

LUKA. - C'était un ami que vous aviez rencontré...

PHILIPPE. - D'Algérie. On est rentrés ensemble à Paris au... Je ne sais plus comment ça s'appelait... au Mont Valérien. On est repartis ensemble, sur le bateau pour revenir d'Algérie, ensemble, alors ça crée des liens.

LUKA. - Ah oui...

PHILIPPE. - On a fait toute notre ... bon, pas dans les mêmes services mais on se retrouvait, et puis quand il me convoque un jour dans un bistrot parisien, il me dit : « Je me marie ». Et puis, moi, j'avais eu une déception sentimentale, il fallait pas trop me parler des filles, je lui dis : « Ben, écoute Lucien, je suis content ». Il me dit : « Ben écoute, mais tu vas être mon témoin ! »
Tu sais, le le le témoin de...

LUKA. - Oui, je vois.

PHILIPPE. - « Oh, je lui dis, Tu sais, je serais un mauvais... un mauvais... ». J'avais pas le moral. « Ah, bon ?, alors il me dit, alors je ne me marie pas ! »

Il rit.

C'était vraiment un bon copain !

Il me dit : « Si tu ne veux pas être mon témoin, je ne me marie pas ». Bon ben... Et il dit : « Bon, tu verras, ta cavalière, elle est gentille et très sympa ». « Et puis, mais je dis, je ne sais pas danser ». « Mais t'inquiète pas, elle t'apprendra ! ».

Je tombe effectivement sur une jeune très gentille, très sympa qui a passé toute la nuit à essayer de m'apprendre à danser, tu sais, les anciennes danses, la valse, le le slow, le le je sais plus comment ça s'appelait, enfin bref, je lui ai écrasé les doigts de pieds toute la nuit. Et puis, ben, par contre, alors après, on a quand même sympathisé et, au petit matin, parce que c'était un grand mariage, on y avait passé toute la nuit, on attendait notre métro, et puis, je sais plus comment c'est venu, on a parlé de quand même se revoir ou je sais pas. Et, il s'est passé une chose, c'est que nous étions tous deux amateurs de natation et alors on s'est donné rendez-vous pour aller à la piscine, puis on s'est fréquenté comme ça.

LUKA. - C'était votre premier amour ou... ? Elle est devenue votre femme, non ?

PHILIPPE. - Non, j'avais eu un petit amour avant.... Oui, elle est devenue ma femme, bien sûr, bien sûr ! Oh ! C'était le grand... le grand Boum ! Ah oui, ça

a été fulgurant. Il paraît que, je ne l'ai pas vu mais, aux noces de mon ami, tous les autres amis qui nous avaient vu ont dit : « Mais ça se voyait ! T'étais AAHH, t'étais AHHH ! Hypnotisé ! ».

Il rit.

Alors donc, mais c'est... C'est formidable, parce que je ne m'en suis même pas, même pas... rendu compte. Bon, ça n'a pas été mon premier amour parce qu'avant de partir à l'armée, là où je travaillais, j'avais connu une petite jeune fille qui m'avait paru sympa mais ça n'avait pas accroché, tu vois ?

(Sur l'enregistrement, on entend au loin deux personnes passer en chantant sur l'air de « L'Amant de Saint-Jean » dans le jardin).

Je ne t'ennuie pas avec mes histoires ?

LUKA. - Non non, pas du tout !

PHILIPPE. - Parce que c'est qu'à l'époque, on ne fréquentait pas comme maintenant n'importe qui n'importe comment, tout ça. Et puis après, ben ma foi, j'étais écœuré parce que ça avait... ça avait cassé. Et grâce à cet ami-là, je me suis retrouvé avec... Et comme ça marchait bien, on s'est marié et on a eu un grand garçon, un fils unique, on voulait avoir plusieurs enfants mais le sort ne l'a pas voulu, et puis voilà comment ma vie s'est passée.

Très bien, mais j'étais, sentimentalement parlant, extraordinairement heureux. J'étais très très bien tombé.

LUKA. - Ah ah, le coup de pot ! Tant mieux !

PHILIPPE. - Et puis, il s'est trouvé que cette personne-là avait des goûts proches des miens. Nous étions tous les deux de grands amateurs de natation. Quand je suis rentré d'Algérie, j'avais eu un petit pécule ayant fait... On était parti pour faire quinze mois et on en a fait trente, t'imagines ? Alors, pendant ces quinze mois-là, pour justifier de nous garder si longtemps, on nous a bien payés. Et moi, comme mes parents me donnaient que dalle et que je... je travaillais avant en usine, c'est moi qui payais chez mes parents. Dans ma génération, on payait chez ses parents, on leur donnait notre paye. Et donc, je me suis retrouvé marié et très content parce que je pouvais profiter de ma paye.

Si, j'avais quand même eu la possibilité... C'était l'époque, en 57 ou 58, c'était le règne des scooters, et donc j'avais un scooter et on s'est beaucoup baladé avec le scooter. On était parisiens, tous les deux. Et puis, ben, du coup, j'ai été dans sa famille. C'était une personne très, très sympa et puis ça accroché, tu vois. Voilà ma... ma... ma vie pleine de trous !

LUKA. - Pleine de trous...

PHILIPPE. - Parce que tu ne sais pas mais pour entretenir ma... pour entretenir un peu mon esprit, c'est un truc, tu sais, on a chacun des petits trucs, j'apprends des vers.

LUKA. - Ah oui, des poèmes, vous m'avez dit, oui...

PHILIPPE. - J'ai un un poème de Victor Hugo :

« Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul hussard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait un soir de bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Soudain, un cri, un gémissement sur le bord de la route
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Du chemin, en gémissant « A boire ! à boire par pitié ! »

Mon hussard se baissa...

Je sais plus... Là, il me manque un passage...

L'Espagnol sortit un pistolet pour tirer, ...

Il le loupe et heureusement, il n'a pas le temps de tirer, ou ça ...

Ça l'a désarmé, je sais plus. Et ça se termine :

« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

C'est du Victor Hugo. Et puis j'en ai un autre que j'ai appris. Un poème chinois. Sur la société humaine. C'est pour entretenir mon ma ma mémoire. Parce que passé quatre-vingt-dix ans, je ne me plains pas, hein. Et puis, tu ne sais pas mais j'ai l'intention de commencer à écrire mes mémoires, moi. Je n'ai pas encore commencé, j'ai le cahier, là. Je vais commencer. »

Monologue d'une sortie à la plage

ANNAËLLE LE MÉTAYER

Il faisait très beau avec grand soleil.
C'était à la fin de l'été.

TEXTE ÉCRIT D'APRÈS
UN ENTRETIEN AVEC:

La sortie à la plage à Pléneuf Val André, c'est
l'un des derniers souvenirs avec eux_____

KARINE CAOUS,
animatrice
à l'E.H.P.A.D.
Monseigneur Bouché.

Cet EHPAD compte quatre-vingt-seize rési-
dents donc évidemment ___ tout le monde
n'a pas pu aller.

Le matin, je suis partie avec ma collègue
et sept résidents en bus pour une heure de
route en direction de la plage.

C'était un long voyage pour des personnes
âgées.

C'est une bonne occasion cette sortie car il y
en a qui n'avaient pas vu la mer depuis plus
de vingt ans.

Ce qui fait beaucoup. ____
C'est vraiment beaucoup

(Elle sourit.)

Ils sont tous heureux de se promener sur les
quais et le port.
On a cherché un restaurant pour pouvoir
boire un coup. On a trouvé.

(Elle montre des photos sur son ordinateur.)

Là,
tu vois, _____
un qui faisait le clown avec deux chapeaux sur la tête,
_____ et là, tu vois, un autre ___ qui rigole avec son verre dans
la main. _____

À l'heure du midi, on va pour pique-niquer mais malheureusement on ne trouve pas de tables.

On se débrouille,
c'est un peu la la
la bonne franquette,
si on peut dire ça.

(Elle rit.)

On s'est assis sur des bancs en bois et on avait quelques fauteuils
rouges
verts
et bleus. _____

Ils se sont tousentraîdés.
Ouvrir les boîtes, s'installer, c'était
vraiment
une
une belle complicité entre eux.

Et après le repas, j'ai proposé d'aller sur la plage. Ils n'étaient pas
trop motivés _____ et, et pour finir, ___ il y a tout de même deux
personnes qui sont venues avec moi,

_____ jusque dans la mer. _____

En chaussons dans la mer. Ils n'ont pas voulu enlever les... voilà
mais c'était... et les mains dans l'eau. Ils étaient heureux _____ su-
per... très très contents.

Marcher un peu sur la plage,
aller jusqu'à l'eau qui était très loin.

J'ai fait de belles photos d'eux sur les rochers.
Pour eux. Pour leur famille.

Leurs retours : «Superbe sortie», «Merci à vous», «Ça faisait longtemps que nous n'avions pas été à la mer», «C'était extra» _____
Que des choses comme ça.

Leur faire plaisir, ça fait _____
je trouve que c'est génial, voilà.

C'est un des derniers souvenirs avec eux qui _____

C'était mi-septembre. Il faisait beau.
Sur les quais, il y avait peu de monde. C'est plus facile pour eux.

Les expressions sur le visage, leur satisfaction... ça sort de l'ordinaire, pour eux, une sortie comme ça. Ils sont prêts à y retourner, ils sont même demandeurs !

On fait d'autres sorties.
On va aller chercher des châtaignes bientôt.

Ce sont **des souvenirs pour eux.**

Chaque sortie leur évoque des souvenirs,
qu'ils nous racontent ou pas,
s'ils ont envie ou pas.

Monologue pour mon indépendante solitude

ÉRINE GUÉGAN

Comme disait mon beau-père, la mort
rentre par la bouche.

Ah

il faut s'aimer

et prendre soin de soi et

de beaucoup de choses, de sa santé de ce
que l'on mange

c'est important.

Il faut faire ATTENTION à ce que l'on mange,

même **ICI** je FAIS

attention !

(et ça paye quoi !)

TEXTE ÉCRIT D'APRÈS
UN ENTRETIEN AVEC :

MARIE-JOSEPH B.,

J'ai eu quatre-vingt-douze ans au mois de
février donc je suis dans ma quatre-vingt-
treizième année. Le bon dieu m'a beaucoup
protégée, je n'étais jamais malade.

J'ai une enfance pauvre **mais**
HEUREUSE.

Je n'ai pas pu continuer mes études car je
n'avais pas les moyens. Je vivais à Orléans.
J'étais femme au foyer
et la meilleure période de ma vie a été
mon

MARIAGE.

J'ai eu
un mariage

Extraordinaire.

Comme tout le monde, parfois, on se disputait, mais comme je dis:
«disputer, c'est communiquer».

Nous nous sommes rencontrés
chez des amies

au printemps.

Je me suis mariée avec André le 27 avril 1953. Ce jour-là, il pleuvait.
Je portais une robe très simple blanche avec des talons et un
bouquet jaune et bleu. C'étaient des roses et des fleurs bleues,

un truc / **comme ça.**

André était parfumeur.

Il savait **OFFRIR.**

Des fleurs du marché du dimanche. Lui,

sa préférence, c'était les roses, moi

j'aimais toutes les fleurs, les bouquets de violettes tout simples
aussi.

Il savait **CHOISIR**

de belles ÉCHARPES. J'avais tout ce que je voulais.

Il osait **MÊME** m'acheter

de la lingerie, ce qui ne se faisait pas

avant ____.

S'il voyait que je restais trop longtemps devant la vitrine de bi-
joux, le soir, en rentrant, il appelait le magasin et réservait le bijou.

Le samedi d'après, il me disait :

«Viens, on entre». Il me remontrait le bijou que j'avais vu de plus
près. S'il me plaisait toujours, il me l'achetait. C'était un vrai

gentleman.

Moi

je voulais une famille

nombreuse mais lui

non

et nous avons eu deux filles.

Véronique

et Nathalie.

Il disait que les filles étaient plus faciles à gérer que les garçons.

Il n'aimait pas beaucoup sortir. Il préférait la campagne. Contrairement à moi qui aimais

sortir.

Si je ne sortais pas avec lui, je sortais **seule** _____.

J'allais

au théâtre

et au musée, il n'aimait pas les musées.

J'ai visité le Louvre plusieurs fois à Paris.

Je n'ai pas

eu

de culture,

enfant, alors

j'ai eu TOUT à découvrir.

Nous n'avons pas fait beaucoup de voyages.

J'avais la trouille de l'avion mais

nous sommes quand même partis en Espagne. Nous avons visité la France___ et le MAROC

l'un de mes meilleurs souvenirs.

_____ Quand je voyageais, je pensais **souvent** à mes filles mais elles étaient contentes d'être **seules**, libres.

Des années plus tard, André a été touché par la maladie d'Alzheimer et de Charcot.

Nous étions deux mais je me sentais

seule,

il

ne me reconnaissait plus.

Je me suis occupée de lui tant que je le pouvais. Je l'accompagnais à ses séances de kiné.

S'il le pouvait car il commençait à être paralysé. ____ Il est malheureusement décédé le 23 décembre 2017.

Je suis restée

seule

chez moi dans mon appartement de cinq pièces,

mais, au fur et à mesure que je vieillissais, mes filles s'inquiétaient pour moi et ont décidé de me mettre en

EHPAD.

Je ne m'y habituerai

JAMAIS.

Je suis une personne assez SOLITAIRE.

J'essaie de faire BOUGER les choses à l'EHPAD.

J'aimerais

que toutes les personnes s'entendent et

qu'ils deviennent BONS les uns

envers les autres.

La photographie sur la table de chevet

MAËLLE GUILLAUME

Je suis entrée dans la chambre de Daniel, un homme de quatre-vingt-un ans, pour l'interviewer. La chambre d'une personne en dit beaucoup. On peut y voir ce qu'elle aime, ses passe-temps, mais également une partie de sa vie grâce aux photographies encadrées. Lorsque je suis entrée dans la chambre de Daniel, j'ai tout de suite remarqué une photo, posée sur le meuble de la télévision. Lorsque je lui ai demandé qui était sur cette photo, il m'a répondu que c'était lui. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à me parler de sa femme. Elle n'apparaissait pas sur l'image mais il a tenu à me préciser qu'elle était dans le jardin avec lui à l'instant où le cliché a été pris et qu'elle était en train de passer la tondeuse à côté. Sur sa table de chevet, une deuxième photo a attiré mon attention. Elle le représentait avec son épouse le jour de leur mariage, la photo est évidemment en noir et blanc. Ce sont les deux seules photographies présentes dans la chambre de Daniel. C'est ainsi que j'ai remarqué qu'il tenait à sa femme :

TEXTE ÉCRIT D'APRÈS
UN ENTRETIEN AVEC:

DANIEL N.

« Je m'appelle Daniel.

Je vis en ce moment dans l'EHPAD mais je voulais vous raconter comment s'est passée la rencontre avec ma femme car c'est un souvenir important et je voudrais m'en souvenir.

Dans ma jeunesse, je voyageais souvent pour mon travail, c'est grâce à un changement de logement euh..

non pas de logement mais euuh..

Une mutation

que j'ai rencontré ma femme.

Quand je ne travaillais pas, j'allais souvent au bal.
En 60..., 65..., 66..., en 67
oui
en 1967. Je suis allé à un bal à Kergrist-Moëlou.
C'était à Kergrist-Moëlou.
J'étais habillé d'un polo et d'un pantalon, pas de costume
mais un pantalon vous voyez euuh...
fluide.

Je m'appelle Daniel. Aujourd'hui, je vis à l'EHPAD, mais
à l'époque, je savais assez bien danser la valse,
le
tango
tout ça.
Je suis venu tout seul à ce bal et je vois euh...

des dames enfin
des dames
oui des filles là

à trois ou à quatre

il y avait Roseline, sa sœur, une copine

oui sa copine et une dame je ne me rappelle plus du nom.

Elles étaient quatre...

Je crois

alors j'ai essayé de danser
et les premières
elles m'ont refusé mais la quatrième, elle,
a accepté de danser
avec moi à Kergrist-Moëlou. Et c'était Roseline.

Elle portait une robe avec des manches moitié longues,

des
manches trois quarts en
en fleurs,
des fleurs,
des fleurs de dans le temps
bah ouais...
Après le bal, je l'ai revue euh...
je sais plus
je l'ai revue à Kergrist,
je l'ai revue deux, trois fois.
Je la croisais dans des bals.

Puis j'ai commencé à sortir avec elle.
Elle habitait pas loin de Rostrenen, elle
habitait à Kergrist-Moëlou euh...
Non. Pas Kergrist-Moëlou mais à Plounévez-Quintin.

Et puis après, avec l'âge que j'avais,
pas l'âge que j'avais, mais bon, je
je lui ai dit : **«Il est temps qu'on se marie»**.

J'avais vingt-cinq, vingt-six ans,
elle,
elle avait vingt-quatre ans.

On se fréquentait.

Et
je lui ai demandé un jour.
Comme ça :

J'ai été voir dans la famille.
J'ai été invité dans la famille, où elle habitait
Un beau jour, j'ai été
les voir
J'ai été la voir et j'ai vu,
ses parents
J'ai fait la connaissance de ses parents.

Et sa mère
elle ne me connaissait pas donc elle n'osait pas trop dire oui et
son père
je sais pas comment ça s'est
passé avec lui.
« Aaah mais !, il a dit à sa mère, c'est un gars comme ça qu'il faut!
et il faut demander à Roseline qu'elle aille,
qu'elle aille avec, il faut demander à Roseline. »

Et puis ça s'est passé
comme ça. Son père m'aimait bien car j'aimais
bien l'agriculture et les jardins. J'ai été
quand même deux ans à travailler à leurs maisons _____.

Au début, j'osais pas trop discuter avec mon beau-père car il
était quand même plus âgé que moi, puis c'est

venu avec le temps à force de__
à force de__
PARLER.

Après deux ans à s'être fréquentés.»

*À présent, Roseline, la femme de Daniel est décédée mais il garde toujours une
photo d'elle et de lui à leur mariage sur sa table de chevet. La première chose que
Daniel voit au réveil est une photo de sa femme.*

Comme un rêve

ANNWENN LE PORS

Je regarde la télévision comme à mon habitude. Je vais sur la chaîne Canal+ et, dans une pub, apparaît une annonce pour essayer de gagner un voyage à Madrid et rencontrer un joueur de foot célèbre. Pour rigoler, mais aussi pour essayer de gagner, je participe, mais sans vraiment m'attendre à gagner...

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC:

CLAUDE P.

Rien que de vous raconter le début, les émotions me traversent tout le corps.

Je remplis le questionnaire :
Comment je m'appelle,
mon nom de famille, etc.

Donc, je me présente : je m'appelle Claude P. J'ai soixante et onze ans. Je viens de Rostrenen. Je travaille pour la ville.

Puis après avoir rempli le questionnaire, je vais l'envoyer à Paris. Quelques semaines passent. Un soir, en rentrant, je reçois un coup de téléphone avec une voix que je ne connais pas, me demandant si je suis bien Monsieur P.. Je lui réponds que oui et, là, elle m'annonce : « Je vous informe que vous faites partie des treize gagnants qui partiront à Madrid. »

Je n'en revenais pas, bien sûr ! Elle m'indique que je vais recevoir un message avec toutes les informations à savoir, puis elle raccroche. En remettant le téléphone à sa place, je me

suis demandé si j'étais pas dans un rêve. Je suis tout ému de savoir que je pars. Je ne pensais pas gagner. Je ne suis pas chanceux, je n'ai pas beaucoup de chance d'habitude sur des trucs comme ça. Je pars me coucher tout content, heureux, mais je ne réalise pas vraiment. Le lendemain matin, je reçois les informations nécessaires pour pouvoir partir : le lieu de rendez-vous et ... là, je lis que je peux emmener quelqu'un avec moi ! Alors bien-sûr, je pense directement à une personne qui serait ravie si je lui annonce ça. C'est mon voisin Michel qui est fan de foot. Je me précipite pour le lui annoncer. Quand je commence ma phrase... il était déjà émerveillé par ce voyage et je lui dis qu'il vient avec moi, et alors il se... mais il a pleuré de joie. Il était heureux. Il n'a pas arrêté de me remercier.

Nous sommes partis en février 2002. Je ne pourrais pas vous dire le jour exact, car je ne m'en souviens pas.

Enfin, nous sommes le jour du départ. Nous partons de Saint-Brieuc pour aller à Roissy - Charles de Gaulle. En tout, ce voyage durera quatre jours, de mercredi matin à lundi soir.

Arrivés à Paris, on déjeune dans un restaurant de l'aéroport. C'était juste délicieux et splendide. Je pourrais pas vous dire ce que j'ai mangé mais qu'est-ce que c'était bon ! Puis après ce bon repas, je prends l'avion avec mon ami jusqu'à Madrid. On est allés visiter la ville, c'était juste sublime, je ne pourrais plus trop vous dire ce que j'ai visité ce premier jour.

Le soir, je n'en revenais pas de la splendeur de l'hôtel. C'était la première fois que je voyais un hôtel aussi beau. Je ne pourrais pas vous dire son nom, ni combien d'étoiles il avait, mais je pense qu'il devait en avoir pas mal. Enfin bref, c'était

magnifique,

et le repas du soir était mais

délicieux,

la table comme dans un restaurant étoilé,

incroyable.

Le lendemain, ou je sais plus quand dans les quatre jours,

le moment le plus merveilleux,

rencontrer

Zinédine

Zidane.

Je lui ai parlé pendant au moins deux heures. Ce furent les deux heures les plus mémorables. J'ai discuté avec lui de tout et n'importe quoi. J'étais pas tout seul bien-sûr, mon groupe était dans la même salle, on a pu discuter tous ensemble.

Après ces deux heures qui m'ont paru si courtes, nous avons pu prendre des photos avec lui avec dédicaces... et un maillot de foot dédicacé par la même occasion !

Nous avons été invités à assister à un match de foot dans les tribunes d'honneur : le match opposait Réal Madrid contre Las Palmas. C'est le Réal Madrid qui gagne 6/0 avec 2 buts de Zinédine Zidane !!!!! Le soir, en rentrant, j'étais heureux. C'est une journée, tellement riche en émotions que, même encore aujourd'hui, les larmes me traversent le corps.

Le lendemain, on se repose tranquillement avec des amis sur les fauteuils de l'hôtel quand l'un de mes amis me dit de me retourner, et là, je vois : Raymond Kopa ! Je n'ai pas pu me retenir, j'ai directement été le voir, je lui ai même serré la main et j'ai pu discuter avec lui.

Même encore aujourd'hui

Même encore **aujourd'hui**

je suis ému de me dire que j'ai eu la chance de rencontrer des personnes comme celles-là. Ce voyage m'a rendu tellement heureux. Je n'ai même pas eu besoin de payer (à part bien sûr les souvenirs que j'ai ramenés). Tout était payé que ce soit l'hôtel ou encore le match ou encore la rencontre, tout était déjà payé ! Je n'en reviens pas de la chance que j'ai eue.

C'est pour cela que j'ai absolument souhaité vous raconter ce souvenir-là, qui me tient à cœur et que je n'oublie pas. Il restera gravé dans ma mémoire. Pour toujours.

Toujours à la même table

ANIFRID HEGO GASULLA

L'entretien se passe dans la salle de visite des familles. La pièce est décorée « comme chez nos grands-parents » : un grand meuble en bois avec de la vaisselle en porcelaine et des verres à l'intérieur, une table en bois avec une petite nappe verte, un petit pot de fleurs posé sur la table. Un bar sépare la pièce en deux parties, une cafetière et une bouilloire sont posées dessus. Derrière ce bar, il y a une petite cuisine avec un robinet et deux plaques de cuisson et, au-dessus, une fourchette et une cuillère en bois qui font environ soixante centimètres de long, sont accrochées au mur.

TEXTE ÉCRIT
À PARTIR D'UN
ENTRETIEN MENÉ
AVEC:

**DOROTHÉE ET
MICHELINE**

DOROTHÉE et MICHELINE sont deux femmes de quatre-vingt-onze ans.

Elles n'ont jamais quitté la Bretagne. Elles disent que, lorsqu'on travaille dans une ferme, on ne part pas en vacances : « Surtout à l'époque ! » Elles ont toujours travaillé dans les fermes de leurs familles respectives, et n'ont jamais déménagé. Elles sont toutes les deux veuves et ont plusieurs enfants chacune.

DOROTHÉE :

- Petite dame en fauteuil roulant
- Elle a des cheveux courts, gris et bouclés
- Elle porte une jupe et un petit gilet
- Elle est dynamique quand elle parle. Ses mains parlent autant que sa bouche.

MICHELINE :

- Petite dame frêle qui se déplace avec un déambulateur
- Elle porte des lunettes
- Ses cheveux sont courts, blancs et lisses

- Elle reste discrète et est souvent ailleurs
- Il y a des moments où elle pleure, parce qu'elle vient de perdre sa fille et que ce jour-là, son gendre est venu lui rendre visite.

Les deux femmes ont des attitudes contraires et se complètent. On voit qu'elles se connaissent depuis presque toujours.

*Leur souvenir est simple.
C'est cette simplicité-même qui est leur meilleur souvenir, celui qu'elles ne veulent pas oublier.*

MICHELINE. - Dans le temps, chez nous il y avait des
des/ des vaches
il y avait le/ le grand tas de fumier à côté
et il y avait le puits À CÔTÉ.
et on prenait de l'eau

DOROTHÉE ET MICHELINE. - (*En même temps*) Avec un seau !

MICHELINE. - Tous les jours
C'est ce qu'on avait besoin et on buvait l'eau et c'était...

DOROTHÉE. - C'était ça.
Il n'y avait pas le robinet qui coule hein !

*Elle ricane doucement.
Au même moment, Micheline reprend :*

MICHELINE. - C'était ça hein...

DOROTHÉE. - Ah oui.

Micheline regarde la table et pose sa main dessus.

MICHELINE. - Ça c'est ma n/
ma nappe...

Elle soulève la nappe et regarde la table.

Ah c'est ma table aussi...
plutôt que de les/ l'emmener à la déchèterie...
et on connaissait ceux qui s'occupent quoi
de...
on connaissait Marie-Laure, et on connaît sa/ sa copine aussi
donc euh...
c'est comme ça que ça a été fait...

Dorothée se tourne vers Micheline, elle parle de vive voix.

DOROTHÉE. - Cela fait combien de temps que nous sommes amies ?

Micheline regarde dans le vide et parle doucement, pas très fort.

MICHELINE. - Oh ! Je ne sais plus...

DOROTHÉE. - Vingt.

MICHELINE. - Nous étions jeunes...

DOROTHÉE. - Vingt-cinq ans ?

MICHELINE. - Oh oui par-là oui...

Dorothée regarde au loin comme pour se souvenir.

DOROTHÉE. - Vingt-cinq ans.

Micheline regarde toujours dans le vide.

MICHELINE. - Vingt-cinq ans c'est ça oui...
oui oui...

Dorothée parle toujours aussi fort.

DOROTHÉE. - Nous étions à la ferme, c'était dur. Ça n'est plus pareil
aujourd'hui.

MICHELINE. - Oh oui...
oui...

Dorothée se tourne de nouveau vers Micheline avec un sursaut.

DOROTHÉE. - Le battage ! Tu te souviens du bat/

MICHELINE. - Oh oui...
oui...

DOROTHÉE. - Le/

Micheline continue de regarder dans le vide.

MICHELINE. - Oui oui, je me souviens oui...

Dorothée acquiesce l'air satisfait et regarde au loin.

MICHELINE. - C'était bien ça, le battage.

DOROTHÉE. - Oui...
on mangeait du
du FRICOT !
Elle sursaute comme si elle se réveillait.
Du fricot qu'on appelait ça...
Elle sourit, elle rit presque.
tu te souv/

Micheline sourit à son tour.

MICHELINE. - Aaah oui ! Oui oui.
Mais c'est différent encore ça, c'est différent.

DOROTHÉE. - Oui... oui... c'est différent oui...

Elles reviennent à leur position de base : Micheline regarde de nouveau dans le vide et Dorothée regarde au loin. Un temps.

DOROTHÉE. - (*se «réveillant» de nouveau*) Oh et le cidre ! On buvait du cidre !

MICHELINE. - Oui... ou/

Dorothée fronce les sourcils.

DOROTHÉE. - Il n'y avait pas d'autre alcool !

MICHELINE. - Oh oui.. ! oui...

DOROTHÉE. - Ah non pas d'autre alcool !

MICHELINE. - Ah non non...
On n'avait que ça à l'époque...
on n'avait que ça...

Un temps.

Dorothée sourit du coin des lèvres.

DOROTHÉE. - Et puis on voyait tout le monde.

Micheline regarde toujours dans le vide.

MICHELINE. - Oui... oui...

DOROTHÉE. - On ne voyait personne sinon hein ?

Micheline perdue dans ses pensées.

MICHELINE. - ...

Dorothée sourit toujours en gardant son regard lointain.

Un temps.

Elle sursaute.

DOROTHÉE. - AH SI ! Au bal ! Chaque dimanche ! On ne voyait personne sinon.

Micheline continue de regarder dans le vide.

MICHELINE. - Oui... oui... et puis on rigolait un peu... on rigolait un peu...

Dorothée sourit encore avec un air satisfait.

DOROTHÉE. - Ah ça oui, on rigolait. Et on voyait tout le monde.

Des timidités

LOUKIA TREBUIL

En me dirigeant vers la porte de monsieur L. je me suis demandé comment j'allais faire pour lui poser des questions sans qu'il se braque, comment éviter qu'il ne veuille plus me parler.

TEXTE ÉCRIT D'APRÈS
UN ENTRETIEN AVEC:

GÉRARD L.

Je suis arrivé dans une chambre assez petite, d'environ neuf ou dix mètres carré. La salle de bain et les toilettes sont séparées. La décoration est à l'ancienne, avec des meubles, aussi, anciens. Quelques photos sont accrochées au mur un peu partout. Monsieur L. est physiquement de grande taille, un peu pâle de peau, il n'a pas de lunettes. Il porte toujours une chemise avec un gilet et un pantalon ample.

Il se promène dans les couloirs en chaussons. J'imagine qu'il aime bien être ainsi.

Pendant l'entretien, il est assis sur son lit et moi sur une chaise juste à côté :

« On joue,
on jette dans une planche et il y a un trou...
hum... puis on jette un sac de billes,
puis il faut viser le trou et c'est à six mètres..
j'arrive quelquefois
non, on lance
on...
il y a un trou, un trou dans l'planche
et faut viser la planche on marque un point
et trois point si on met dans le trou le sac
oui... non non je mets à côté... oui... »

Le jeu dont il parle, vient d'Allemagne et s'appelle la Corhnol. Cela consiste à lancer un sac de riz sur une

planche et le but c'est de mettre dans le trou. Si on y arrive, on gagne trois points. Si le sac tombe juste sur la planche, on gagne un point seulement.

On y joue souvent ici. J'y jouais aussi quand j'étais gosse, chez moi dans les Côtes-d'Armor. Je suis né le 4 juillet 1946 à côté de Mellionec dans un petit village de Bretagne. J'ai grandi dans une famille d'agriculteurs avec mes deux frères, dans un petit village de campagne. J'étais dans une fratrie de trois enfants, j'avais deux grands frères : André, qui se faisait appeler Dédé, et Jean mais malheureusement

ils sont morts tous les deux dans un accident de voiture à respectivement 21 ans et 14 ans.

Mes passe-temps quand j'étais petit ?

C'était _ d'aider mes parents.

J'aimais faire du sport, comme du football ou du cheval.

A l'école, je jouais aux billes avec mon groupe d'amis.

Monsieur L. est une personne gentille, qui ne cherche pas de problèmes, qui est timide. Je pense qu'il ne pose aucun problème dans la vie et qu'il n'est pas méchant. C'est vraiment touchant de voir qu'il y a des personnes de toutes générations qui sont plutôt solitaires et d'autres qui vont plus facilement vers les autres et discutent plus facilement.

J'ai eu des animaux de compagnie c'est-à-dire des chats, des chevaux pour la ferme et des chiens qui aidaient pour la ferme, aussi, pour ranger les animaux où ils doivent aller. Avant d'aller en retraite, j'ai repris la ferme de mes parents en 1969 à mon compte. Pendant mes passe-temps, j'aimais, et j'aime toujours aujourd'hui, regarder le sport à la télé, comme le football, le rugby et les Jeux-Olympiques.»

Lors de notre premier entretien, au début il répondait souvent par des « oui » ou des « non », mais plus les entretiens passaient, plus il commençait à s'ouvrir, et plus ses phrases étaient longues.

*L'extrait montre bien qu'il n'arrive pas beaucoup à s'expliquer.
Monsieur L. est calme, reposé et timide. Il parle peu.*

Comme moi.

J'ai trouvé que c'était une bonne expérience de vaincre ma peur et d'essayer de mener une conversation avec un inconnu, ce que je ne fais jamais.

Le Couffin

CÉLIA COURCOUX

« Une autre fois encore à cheval, cette fois-ci aussi, j'avais voulu galoper, c'était sur, euh, un terrain non cultivé, et puis il y avait un petit ruisseau de 30-40 centimètres qui traversait le champ et j'avais mon cheval au galop, il a mis les deux pieds devant (*rire*), et je suis passé par-dessus (*rire*) le cheval, et il est tombé aussi avec les pieds dans le dans le petit fossé, là, et moi, avec ma bride dans la main, et (*rire*) devant les pieds des chevaux (*rire*) alors les deux autres, ils rigolent derrière, parce que, bien sûr, ils se fichaient de moi (*rire*). Ça me fait penser à ce jour où on s'est retrouvé avec un couffin. C'était un panier en paille devant la brigade....»

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC :

MARCELIN S.

Nous nous sommes rencontrés avec Marcelin le lundi après-midi. Au début, je le sentais un peu réticent vis-à-vis du projet. Puis, petit à petit, au bout de plusieurs heures de discussion, il a fini par se livrer un peu plus.

Mercredi 11 octobre, nous étions assis sur deux chaises, à l'ombre, sous un arbre, là où Marcelin aime s'asseoir. Ce jour-là, il faisait très chaud, pas commun pour un mois d'octobre...

Marcelin a suspendu sa parole : « Par contre, euh, votre « euh » accompagnatrice ou votre professeure n'est pas là avec vous ce matin ?

- Si, si, elle doit être là.

- Parce que, euh, je voudrais bien, euh, j'ai un

truc à raconter, mais je ne voudrais pas... Un truc qui s'est produit, là, en Algérie... Aussi.

- Allez-y. Racontez-moi...

Bon, puis il a commencé à me raconter son souvenir :

C'était un matin, en Algérie, pendant la guerre. On s'était, ... , retrouvé avec un couffin, ..., c'était un panier en paille, devant la brigade...

Avec une tête.

Et..., ils l'avaient, ..., ils l'avaient mis dans un panier devant la brigade dans la nuit.

C'est ma femme, parce qu'à ce moment-là on habitait à la brigade, et ma femme, quand elle a ouvert les volets, elle a vu la tête, au bord de la route.

Il a ri.

Elle voit la tête dans le couffin.

Il a ri encore.

Juste la tête qui sortait dans le coin.

Et puis, ils avaient fait ça bien, les fellhağas.
Ils avaient même fait un matelas là-dessous.

On en parlait souvent, de ça, avec ma femme. Et puis,

j'avais les photos du couffin
dans ma tête.

Il riait. Je n'ai pas été choquée car le fait qu'il en rigole rendait le souvenir moins effrayant, moins traumatisant.

Le petit frangin

LAÏLA MAZOUZI

Je me trouve dans un assez grand réfectoire où il y a plusieurs tables espacées les unes des autres. Les chaises ont une drôle d'apparence ; elles sont rose saumon au niveau du dossier et de l'assise, et le reste est en bois. Je porte des vêtements confortables pour la vie de tous les jours, un pantalon bleu foncé avec une ceinture noire et un pull gris foncé. J'écoute Alain :

TEXTE ÉCRIT D'APRÈS
UN ENTRETIEN AVEC :

ALAIN D.

Je m'appelle Alain D, j'ai 68 ans. Je suis issu d'une famille de trois enfants.

Mon aîné a 3 ans de plus que moi tandis que mon cadet a 13 ans de moins que moi.

Tout petit, j'étais le chouchou de mes parents. Ils m'ont raconté que, quand on habitait à Sainte-Tréphine.... il y avait une petite ferme de deux ou trois chevaux... un matin, ils me cherchaient partout mais moi je m'étais caché pour rester avec une jument et son poulain. Quand mes parents m'ont retrouvé, ils ont pris peur. Peur de comment la jument aurait pu réagir.

Puis

après

le petit frère est arrivé et **ça**

ça a été

un pur

bonheur pour

toute la famille.

On était

tous
à son chevet
pendant toute son enfance
c'était
le petit dernier et tout le monde
voulait passer du temps avec
lui.
Alors moi à chaque fois que je rentrais des cours j'allais le rejoindre
et faire des activités avec
LUI.

J'adorais passer des moments avec
LUI.
Ma mère me grondait souvent et me disait de le laisser tranquille.

L'école ?
Pour moi, ce n'était pas une partie de plaisir. Je n'aimais pas trop
y aller. Je trouvais les cours ennuyeux. À la place je faisais des bêtises
avec mes amis. J'ai arrêté l'école à seize ans et je suis parti à
Saint-Brieuc passer une année de C.A.P. en menuiserie. C'était ma
meilleure année de cours. J'ai adoré travailler en menuiserie, je
me suis donc dirigé vers ce métier par la suite. Mon frère aîné tra-
vaillait aussi en menuiserie chez un patron et comme il était en
train de finir son C.A.P., son patron m'a pris avec eux pour pouvoir
le remplacer ensuite. J'ai passé mon C.A.P. mais je ne l'ai pas eu.

Mon petit frère a grandi et
s'est émancipé_____

Comme, quand on était jeunes, on se faisait des repas les uns
chez les autres.

Le souvenir que je voudrais garder pour toujours ?
Le jour du mariage de mon petit frère.

Il a rencontré sa copine au C.E.G. à Saint-Nicolas-du-Pélem quand
il était jeune et il est resté
avec elle

depuis.
Ils ont décidé de se marier

J'étais très content pour LUI,
je lui SOUHAITE
que du bonheur_____
Mon petit frangin

Il travaillait encore à l'armée, il a donc eu une permission pour ce jour exceptionnel.

Ce qui m'a énormément touché, c'est le fait qu'il qu'il m'ait désigné MOI comme garçon d'honneur_____

Ce jour-là, je me rappelle que le soleil était présent et qu'il m'éblouissait même les yeux, je comptais mettre mes lunettes de soleil mais je les avais oubliées chez moi. Je plissais donc souvent les yeux. Tellement il faisait chaud, je transpirais un peu. Les rayons du soleil rendaient le paysage magnifique. Il y avait deux grands arbres très jolis à côté de la mairie. J'essayais de me mettre pas loin d'eux pour avoir un peu d'ombre, mais, à chaque fois le soleil revenait sur ma peau. J'allais à droite, à gauche, mais rien n'y faisait. Personne ne s'en est rendu compte, je trouvais ça drôle.

Au loin, on a vu ma belle-sœur arriver en voiture escortée par des motos. Leur mariage s'est déroulé à la mairie, puis ensuite à l'église.

Je me rappelle que
ce jour-là
j'étais élégant
je portais un pantalon de tailleur noir, une chemise
blanche avec un
une cravate et
j'avais une veste de blazer grise avec des rayures.

Mon frère
n'aimait pas trop les costards. Il n'en portait pas mais il était très
élégant dans son pantalon et
son blazer bleu marine. En revanche, ma belle-sœur
était très

jolie

dans sa longue robe
blanche.

Les invités étaient tous présents. Certains étaient de ma famille et
d'autres de celle de ma

belle-sœur.

L'ambiance était à son comble. On dansait tous sur la piste de
danse on
s'amusait, rigolait. Les mariés ont dansé
un slow
qui était très __
émouvant.

Le repas était délicieux.

Je me rappelle plus trop de celui-ci d'ailleurs mais L'ODEUR des
aliments me donnait l'eau à la bouche.

C'est quand le soir est arrivé qu'on a commencé à faire la fête.

Tout le monde riait

ensemble,

les enfants jouaient entre eux,
on dansait sur le son des
musiques,

j'ai beaucoup aimé ce moment.

Paroles recueillies (2)

MATHILDE XAMBEU

MATHILDE. - Parlez-moi du trajet que vous faisiez pour aller à l'école quand vous étiez enfant.

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC :

RAYMONDE. - J'étais en campagne chez mes parents ils tenaient une ferme. Et donc le petit bourg, enfin il n'a pas changé mais il n'y a plus grand-chose, encore moins, je faisais trois ou quatre, trois kilomètres à peu près, à pied, en sabots, au départ en sabots, et autant pour revenir, et comme il y avait des villages tout au long du chemin, parce que moi j'étais en campagne pour aller à Saint-Igeaux à l'école, ben on se retrouvait le long de la route quoi.

RAYMONDE H.

MATHILDE. - Vous aviez des frères et sœurs ?

RAYMONDE. - Moi, j'avais deux sœurs oui.

MATHILDE. - D'accord

RAYMONDE. - Plus âgées que moi...

MATHILDE. - Plus âgées.

RAYMONDE. - Et après j'ai eu mon certificat dans cette école-là.

MATHILDE. - Oui.

RAYMONDE. - Une de mes sœurs était restée handicapée suite à une maladie. Et le directeur de l'école où était ma sœur aînée voulait que j'aille même avant les douze ans – parce que c'était douze ans – parce que ma sœur avait sauté une classe. Mais moi j'avais pas la

même facilité qu'elle et ce qu'il y a c'est que moi j'avais pas envie de continuer non plus. J'étais très timide.

MATHILDE. - Oui.

RAYMONDE. - Alors, je me disais, c'est un manque de confiance, je me disais : « J'arriverai pas et même pour après. Donc je suis restée à la ferme chez mes parents. Après mon certificat, j'ai été dans une école d'agriculture. Ah oui, et je suis restée, après mon école d'agriculture, là, c'était à St-Brieuc. Je suis restée chez mes parents mais... Vous voyez, ça me manquait beaucoup, je n'avais pas mon permis de conduire. Toujours la même chose : « Ce n'est pas la peine que j'essaye, je ne l'aurai pas ». Et oui, donc, c'est comme suivre mes études : « C'est pas la peine, j'arriverai pas ». J'avais pas confiance, et j'étais très très timide. Alors, je suis restée chez mes parents jusqu'à ce que je connaisse mon mari. J'ai gardé des enfants, parce qu'il travaillait à la campagne, il était inséminateur, et moi j'ai gardé des enfants. Enfin, pas tout de suite, parce que j'en ai eu trois d'abord. J'ai eu des jumeaux...

MATHILDE. - Ah oui ?

RAYMONDE. - Oui, j'avais assez à faire pendant un certain temps.

MATHILDE. - Oui, j'imagine !

RAYMONDE. - Et même là, ici, il y a des réunions, ils font des réunions de tout-petits, ici.

MATHILDE. - Ici ? Ah bon ?

RAYMONDE. - Oui, et une dame justement... les médecins me disent qu'il faut continuer de marcher mais comme je fais des chutes, je n'ai pas le droit d'aller trop loin.

MATHILDE. - Ah oui.

RAYMONDE. - Alors une dame me dit : « Je vous vois souvent, vous venez voir les enfants ». Alors, je dis : « Mais moi c'était la même chose ! » (*Un temps.*) J'ai du mal. Je vais vous voir demain, je ne vous reconnaîtrais peut-être pas.

MATHILDE. - Oui, c'est normal.

RAYMONDE. - Oui, mais ici je suis une des plus jeunes. Quand les personnes disent : « On a tel âge », je me dis : « Oui, mais ils ont trois ou quatre ans de plus que moi ». Moi, je les trouve bien, mais je me demande comment je serai dans trois ou quatre ans. Parce que moi j'ai perdu énormément depuis trois ou quatre ans. Oui, j'ai beaucoup vieilli. Alors on me dit qu'on est tous pareils. Oui enfin, plus ou moins.

MATHILDE. - Oui. Pareils et, en même temps, pas pareils.

RAYMONDE. - Oui voilà. Mais enfin, pas plus tard qu'hier, ma petite-fille me dit : « Mais Mamie, tu as déjà dit ça ! ». On répète. Je répète. Je radote comme on dit. Elle est très affectueuse. Oui. Ça, c'est très important pour moi. ... J'ai connu mon père à l'âge de 5 ans. Il était prisonnier de guerre. 40-45. Il a été cinq ans prisonnier. Et moi, je suis née en 40.

MATHILDE. - Du coup, vous avez un peu connu la guerre !

RAYMONDE. - J'étais très très jeune. Mais quand il est revenu... Vous voyez, comme je vous le disais tout à l'heure, il y a des choses dont je ne me rappelle pas du tout, mais ça ! et pourtant il y a du temps depuis, je le vois dans ma tête. Je le vois arriver dans le village. C'était un cousin qui était venu en voiture, il n'y avait pas beaucoup de voitures à l'époque encore, et... je le revois arriver et il m'a pris dans ses bras et j'avais peur de lui. Je ne le connaissais pas. Et je me dis des fois, parce qu'il me disait souvent : « Tu es ma préférée », alors je dis : « Dis pas ça, Papa, tu nous adores toutes ». Parce qu'on était trois filles, quoi. Je dis... c'est plutôt... parce qu'il m'a connue quand j'avais cinq ans, c'est peut-être ça aussi plutôt. Oui oui mais bon. ... Alors, vous avez des questions à me poser... ?

MATHILDE. - Oui ! Si vous aviez un souvenir à sauver, ce serait lequel ?

RAYMONDE. - Comment ? à sauver ?

MATHILDE. - Oui.

RAYMONDE. - Oh, disons que... Ma timidité m'a empêché de faire beaucoup

de choses.

MATHILDE. - Moi, je suis un peu pareille.

RAYMONDE. - Moins maintenant par la force des choses, j'ai eu des problèmes de ... c'est des chutes que j'ai faites et comme j'étais seule...

Des souvenirs à sauver...

Moi j'ai eu un tempérament très sensible, et c'est vrai... même maintenant, j'ai plus de quatre-vingt ans, je me dis que j'ai vécu des choses que mes sœurs – une d'elle surtout est décédée jeune – et des amies, qui étaient des sœurs pour moi sont parties jeunes aussi alors, j'étais fragile aussi, mais ça ne m'empêchait pas, mes sœurs ont eu de graves maladies et mes copines aussi, d'aller les voir, ça ne m'empêchait pas, malgré le fait que j'étais très sensible, c'était un devoir pour moi d'aller, d'aller les voir. Et, une de mes filles, elle est plus dure aussi, son tempérament très fort, je me dis parfois : « Est-ce que c'est parce que j'ai été cinq ans sans mon père ? », parce que ma mère devait bien voir, même s'il ne faisait pas de différence,... Moi, j'ai vu du dur et je comprends, parce qu'avec trois enfants en bas âge, il n'y avait pas beaucoup d'argent entre nous, et une qui avait été gravement malade, ils tenaient une ferme alors c'est vrai, tandis que moi...

Je me dis : « Nous, notre époque, La vie devient plus dure, quand on entend les informations tout ça, ça devient plus dur. Tandis que nous, je trouve que nous avons été dans une bonne période. J'ai plus de quatre-vingt ans, il y a eu des moments durs aussi mais on n'a pas eu trop à se plaindre, je trouve. Mon mari, qui est décédé il y a quelques années, a fait la guerre d'Algérie, lui aussi, comme il y a là un monsieur quand on se voit, mais il me parle beaucoup, c'est ça qui revient souvent, il a fait l'Algérie, et quand il me parle de certaines choses, je me dis : « Ah tiens ! Mon mari disait la même chose ! ». Mais l'handicap de ma sœur a fait beaucoup de mal. Elle est restée sourde après sa névralgie.

MATHILDE. - Ah oui ?

RAYMONDE. - Elle a été à l'école des sourds à St-Brieuc, elle apprenait bien mais ça n'a pas tenu... Là-bas, ça allait parce qu'il n'y avait que des sourds, mais après, il a bien fallu qu'elle apprenne un métier, elle est allée dans une école

pour apprendre la couture, elle était la seule à ne pas entendre. Les autres chantaient, dansaient. C'était dur pour elle. Tous les week-ends, quand elle rentrait : « Je veux entendre ! Je veux entendre. Je ne veux pas rester comme ça. » Mes parents ont tout fait, ils ont même été à Paris à l'époque... Elle aurait eu quatre-vingt-cinq ans maintenant. À l'époque, ils ont même été à Paris voir des spécialistes, parce que, pour eux aussi, elle ne pouvait pas rester comme ça. Là, ils ont compris, on leur a dit : « On ne ranime pas un mort ». Sa surdité était trop profonde, quoi. Mais elle a connu son mari, ils faisaient des réunions des anciens élèves et elle a été heureuse, elle a eu trois enfants formidables. Je trouve que, quand il y a eu des trucs lourds comme ça, quand il y a des enfants, de la famille, on se forge, ça donne de la force. Les enfants ont très bien réussi. Ils se sont tous bien débrouillés. Malheureusement, elle a été emportée par la maladie à soixante ans. Enfin, c'est comme ça. Alors c'est peut-être ça qui m'a.... Moi, étant fragile, c'était dur, quoi, oui, oui, c'est comme ça. J'ai été heureuse».

Chanter et danser

LINE L'ALLINEC

Lors de mes entretiens avec Marie-Thérèse, on se trouvait le plus souvent dans sa chambre. J'étais assise sur son lit et elle était près de moi, sur son fauteuil. Je me souviens que sa chambre était bien décorée. On y trouvait beaucoup de photos de sa famille et de ses amis. Il y avait également des dessins qu'elle avait faits ainsi que des photos découpées de magazines de personnes célèbres accrochées au mur. Sur le bureau juste en face de son lit, un vase avec des fleurs de couleurs roses et bleues était posé. Elle m'a dit que c'était son fils et sa belle-fille qui lui les lui avaient offertes lors de leur visite à l'EHPAD le mardi précédent.

Le premier jour, je me souviens que Marie-Thérèse portait un pull aux rayures roses et blanches qui lui allait à merveille, avec un pantalon noir. Elle portait des boucles d'oreilles, un collier sur lequel on pouvait voir la sainte vierge, un autre aux perles vertes, et des lunettes, comme chaque jour. Durant toute la semaine que j'ai passée avec elle, jamais elle n'a quitté son sourire radieux.

« J'ai deux grandes passions dans la vie, c'est danser mais surtout **CHANTER**.

Quand j'étais enfant, j'habitais à Saint-Michel-de-Plélan.

Et plus tard, à Saint-Brieuc avec mon mari. Mon père, euh..., Yves, il s'appelait Yves, aimait beaucoup chanter. Il chantait mieux que moi !!

Elle rigole.

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC:

**MARIE-THÉRÈSE
SANSON**

Il chantait à la maison, et dans les noces ! Il faisait le clown ! Ah c'était un clown !

Elle rigole.

Des fois, je l'accompagnais avec ma maman, Marie-Rose. C'est beau comme prénom ! Je me souviens toujours de cette chanson que l'on chantait souvent :

Et elle chante:

*“ Ah! le petit vin blanc
qu'on boit sous les tonnelles
quand les filles sont belles
du côté de Nogent.*

*Et puis de temps en temps,
un air de vieille romance
semble donner la cadence
pour fauter, pour fauter
dans les bois, dans les prés
du côté, du côté de Nogent.”*

C'est ma chanson préférée !

Elle rigole.

Qu'est-ce que j'aime cette chanson ! Je la chante encore aujourd'hui quand je suis en bonne compagnie.

Je m'appelle Marie-Thérèse.

J'ai bientôt quatre-vingt-onze ans et je suis née le 6 mars 1933. À l'âge de dix-huit ans, j'ai rencontré Louis. Il avait vingt ans. On s'est rencontré dans un restaurant à Plancoët chez euh... Oh je ne sais plus. C'était chez Albert et Bertine.

J'étais en apprentissage de couture.

Et après, j'ai travaillé comme vendeuse de chaussures de grande surface. À Géant et après, à Casino. Et on ne s'ennuyait pas !

Elle rigole.

Et j'aimais bien mes clients, moi !

Elle rigole.

J'aimais bien tout le monde !

Elle rigole.

Il faut aimer tout le monde dans la vie. Il ne faut pas s'embêter.

Louis finissait ses études et il était comptable chez Monsieur Ousset à Plancoët. En 1953, on s'est marié à Saint-Michel-de-Plélan, le petit village où j'ai habité quand j'étais enfant. J'avais vingt ans et Louis, vingt-deux ans. La cérémonie était à Saint-Michel-de-Plélan et le repas était à Plancoët. Oui, à Plancoët, à Plancoët. Qu'est ce que c'est bien, Plancoët ! Je ne sais plus combien on était mais, en tout cas, la salle était remplie !!!

Elle rigole.

Je ne sais plus ce que l'on a mangé. Euh... on avait du poisson en entrée, après un gros rosbif et un très bon gâteau en dessert. On en avait plein le ventre !

Elle rigole et sourit. Elle fait des gestes avec ses mains pour montrer qu'ils ont bien mangé. Elle gonfle son ventre. Je vois qu'elle est heureuse de parler de ce moment qu'elle ne veut pas oublier.

Ce jour-là, je portais une très belle robe blanche longue accompagnée d'un voile avec sa longue traîne et une belle coiffure. Louis était vêtu d'un beau costume bleu marine.

Elle me montre les photos de ce jour.

Qu'il était beau ce jour- là ! On a dansé ! Chanté ! Que c'était bien !

Elle rigole.

Ensemble, on a eu trois beaux enfants : Michel, Viviane et Claude. Et après, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Une belle famille.

Mon mari est rentré en maison de retraite avant moi. Il était à l'étage d'en dessous.

Malheureusement, il nous a quitté il y a deux ans.

Aujourd'hui, je porte son alliance en souvenir de lui.

Quand j'étais jeune, j'allais au bal le dimanche avec mon mari et quelques amis à Plancoët. J'aimais bien danser.

Louis n'aimait pas danser.

Non.

Il n'aimait pas. Il ne dansait pas du tout.

Il me regardait danser, c'est tout.

Elle rigole.

Ce n'était pas grave. Je dansais avec des copains !

Oui, avec des copains !

Elle rigole.

On s'amusait bien ! Ah! J'étais bien habillée ! Je portais une belle robe ! Je ne me souviens plus comment elle était...

Et puis j'étais bien coiffée.

Et puis, le matin, j'allais à la messe.

Je prends encore du plaisir à danser avec les proches et les personnes que j'apprécie autour de moi.

Tiens !

Prends mon carnet de chansons dans mon bureau, on va chanter !

En prenant son carnet, je commence à chanter:

*« Comment ne pas perdre la tête
serrée par des bras audacieux ?
Car l'on croit toujours
aux doux mots d'amour
quand ils sont dits avec les yeux.*

*Moi, qui l'aimais tant
Je le trouvais le plus beau de Saint-Jean.
Je restais grisée
Sans volonté
Sous ses baisers ».*

Nous chantons ensemble.

Et puis, allez, viens : On va écouter de la musique !

Elle met un disque et lance un nouvel air.

Écoute la musique !

Écoute !

Allez ! Viens, on va danser !

Allez c'est parti, alors !!!

Elle me prend par la main et nous dansons ensemble dans sa chambre.

J'ai passé de très bons moments avec cette dame, pleine de joie et de gaieté, ces moments-là, à avoir dansé, chanté et d'avoir surtout beaucoup rigolé avec elle, et puis nos échanges. Je prenais du plaisir à être avec elle et elle en prenait à être avec moi. Je la remercie énormément.

Mes racines et mes ailes

JOCELYNE DELNATTE

Me voici arrivé au crépuscule de ma vie.
A 87 ans, j'ai toute ma tête et des souvenirs
EN PAGAILLE
Des tristes
et des plus gais.

RETRANSCRIPTION
D'UN ENTRETIEN
MENÉ AVEC :

RÉMY G.

Je m'appelle Rémy.

Je suis né en 1936
l'année des congés payés

J'habite ici à l'EHPAD
avec Marcelle ma femme, qui,
elle, perd de plus en plus la mémoire.

Elle a sombré
depuis la mort de Dominique
et Jean-Noël,

nos enfants.

Ici, nous ne partageons pas la même
chambre
car elle est entrée à l'EHPAD avant moi.
Lorsque j'étais hospitalisé aux soins de suite
à Plouguernevel
après mon accident,
elle ne pouvait pas rester SEULE.

MOI
je n'ai rien à faire
ICI
j'espère bien retourner chez moi

au printemps.

(Rémy parle d'une voix faible et se concentre pour entendre mes questions sur ses souvenirs à préserver. Il raconte.)

C'est loin maintenant.
D'une autre époque.

J'ai grandi dans une petite ferme à Saint Michel / en Glomel
dans le 22
dans les Côtes du Nord
durant la Seconde Guerre mondiale.
En hiver, on se levait le matin à côté du seau
l'eau y avait glacé la nuit.

La vie était RUDE
mais c'était comme ça / à l'époque
on n'était pas malheureux
on était tous pareils
C'était notre vie.

(Un beau et grand sourire illumine son visage)

J'étais entouré de l'amour de ma maman et de ma grand-mère,
deux femmes SENSATIONNELLES.

(d'un air nostalgique)
Tout a changé maintenant.

Des bons moments à l'époque oui il y en a eu.
On voit ça avec du recul maintenant.

J'allais à l'école à Saint-Michel à 1 km et demi de la ferme
il y avait à l'époque trois classes
et j'allais à l'école
À PIED
bien sûr

en sabots
et quand il pleuvait
c'était UN SAC /
sur la tête.
L'IMPERMÉABLE
on connaissait pas trop
ça
et puis
on emmenait / la gamelle
et une dame
du bourg
la réchauffait / à midi.
Y avait la soupe sur le haut
et puis
des œufs
un peu d'viande
kekchose
des pommes de terre / souvent
UN REPAS.

Ou alors quand j'arrivais de l'école
je trouvais un grand bol de
café au lait avec du pain / dedans
et
BIEN SUCRÉ
(il prend un air gourmand)
et
je l'mangeais pas
tout l'temps
j'aimais pas ça
je l'BENNAIS / DANS LA CENDRE.
(il sourit d'un air espiègle)
À l'époque c'était ÇA ou RIEN

Je m'souviens aussi que
pendant la guerre
j'avais eu
POUR NOËL

un pistolet avec des flèches.
Un jour mon père m'a dit
RAMASSE ÇA
il avait peur que les Allemands l'prennent pour une vraie arme.
Je l'ai enterré.
Mais quand la guerre est finie
j'ai plus retrouvé mon pistolet
j'l'ai cherché.

On avait entre temps construit un hangar là où j'l'avais caché
et tout a été chamboulé
il a disparu.

Ah la la, C'EST VIEUX TOUT ÇA !

(il soupire longuement. Je lui demande s'il parle breton.)

YA KOMZET BREZHONEG
Oui je parle breton depuis toujours.
Y a trente-six bretons,
jusqu'à Carhaix /
Callac
on s'comprend.

On sort de cette zone-là
ce sont
d'autres langues

Ma femme et moi
on parle breton

AH
une anecdote :
on était à Toulon
on a dû dire une bêtise
une p'tite connerie / comme on dit
« Ici on peut parler breton
personne ne nous comprendra ».

Y en a un qui s'retourne et qui s'marre.
On a été trahis LÀ!

(Rires)

(Il touche d'un doigt ma main à chaque fois qu'il évoque une histoire gaie. Je me penche vers son oreille droite pour lui demander quel souvenir joyeux a été le plus important dans sa vie.)

Le jour de notre mariage
AH OUI
c'est le jour le plus beau de ma vie.
Comme je vous disais
je suis ici avec ma femme Marcelle qui perd la mémoire.

On s'est mariés il y a 64 ans

Elle se souvient de cette époque, mais pas de ce que je lui ai dit ce matin.

Ah c'est pas facile.

Maintenant elle me dit souvent
OH TU M'ÉNERVES !

C'est DUR
c'est la cata,
elle a perdu la tête.

J'ai connu Marcelle à Rostrenen,
en 57
Elle habitait Maël-Carhaix
Elle venait au travail en CYCLOMOTEUR.

Maintenant les cyclomoteurs c'est à la mode

À l'époque, quand on avait un cyclomoteur
c'était quelque chose.

Elle travaillait comme secrétaire
dans une entreprise de conditionnement d'œufs qui se trouvait
rue abbé Gibert
Moi j'étais au Crédit agricole
à côté.

On se croisait pour aller au restaurant
On mangeait ensemble des fois
au début
et voilà ça s'est fait comme ça

Elle était enviée par plusieurs
Elle était BELLE
elle était toujours nippée.
Sa maman était veuve de guerre
et
veuve d'accidenté du travail / en même temps
Alors elle touchait DEUX PENSIONS

Par rapport aux retraites agricoles,
c'était l'PÉROU / quoi.

Et Marcelle était toujours bien SAPÉE
Elle était belle
Elle était PIN-UP.

SOUVENIR / SOUVENIR
(il chantonne)

Ce jour-là, le jour de notre mariage,
le soleil brillait comme aujourd'hui.

C'était LE 9 MAI
59

Au mariage, la musique, c'était accordéon et clarinette.
On f'sait un défilé de la mairie à l'église.

C'était une journée SENSATIONNELLE.
Toute la famille était là
ÇA CHANTAIT !
ÇA DANSAIT !
ÇA RIGOLAIT / QUOI
tout l'monde était gai.

C'est sans doute le plus beau jour de ma vie.

C'était à Maël-Carhaix
Le repas était dans la salle en bas
et
la salle de danse était
au-dessus.
Le soir après le souper,
on pouvait à peine entrer dans la salle de bal
tellement / y avait d'monde,
À l'époque, les bals de noce
ça rameutait comme un bal ordinaire.
Ah ! Y avait du monde
(il sourit, ses yeux brillent)
Oh j'connaisais presque tout le monde.

Aucune idée de ce qu'on avait mangé
j'm'en rappelle plus
(il soupire)

Comment j'étais habillé ?
Ah
Simple costume
costume cravate
chemise blanche cravate
CLASSIQUE
pas en costume breton.

En Bretagne,
les mariages ça dure 2 jours :
Il y a le retour de noces

le lendemain,
on refait un gueuleton
ET on chante
ET on boit...
À l'époque
maintenant c'est /
ça s'fait toujours un peu
mais à l'époque
ça frôlait
la débauche
Mais ça
c'était la FÊTE
Tout l'monde buvait un coup
Tout l'monde était gai.

On était 70 ou 80
Y avait la famille
les voisins des parents
tout ÇA ça f'sait du monde
plus les COPAINS, les COPINES

J'aime danser.
J'AIMAIS danser
les danses CLASSIQUES

la MARCHE / comme on dit
euh
le TANGO
le SLOW
la VALSE / bien sûr.

J'étais pas un bon danseur
Un peu

comment on appelle
en breton
on dit
un ruz boutou

euh
un traîne-savate un peu
(il rit)
Et puis
j'allais chercher
On allait me chercher
C'était sympa.

Après

on n'a pas été souvent au bal
C'était fini
quand les enfants
sont arrivés,
deux ans après.

Mais bon.
C'était

une autre ÉPOQUE

C'était DIFFÉRENT

Maint'nant je sais pas comment qu'c'est

Y a encore un peu de tradition
Mais c'était vraiment comme
comme dans l'ancien temps quoi
avec des Bretonnes
et des Bretons
avec des
chapeaux et tout ça.























La compagnie Alexandre

Basée à St-Brieuc dans les Côtes-d'Armor (22), la compagnie a été fondée en 2017. L'artiste Lena Pauçam y mène des projets de formes et d'échelles diverses (théâtre, musique, installations, conférences) avec un souci d'équilibre entre ancrage territorial et rayonnement national.

Depuis 2022, elle est conventionnée par la DRAC Bretagne. Elle est également soutenue par la Région Bretagne, le Conseil Départemental des Côtes d'Armor, Saint-Brieuc Armor Agglomération et la Ville de Saint-Brieuc. Dans le cadre de son activité de création artistique, Lena Pauçam est associée au projet du Théâtre de Lorient - centre dramatique national (56) et des Scènes du Golfe (Vannes - 56).

La compagnie Alexandre s'est fait notamment connaître en juillet 2018 avec sa première création: *Hedda*, un monologue de Sigrid Carré Lecoindre, mis en scène et interprété par Lena Pauçam. En 2019, le spectacle *Écho, ou la parole est un miroir muet* voit le jour dans le parc naturel de la scène nationale de Châteaubleval. Ce spectacle in situ, écrit par Xavier Maurel, mis en scène par Lena Pauçam, se joue en forêt, avec une quinzaine de danseur.se.s amateur.e.s dirigé.e.s par le chorégraphe Thierry Thieu Niang. En 2021, Lena Pauçam présente *Andromaque* de Jean Racine et un nouveau solo *De la disparition des larmes*, de Milène Tournier. En 2022, elle crée *Ode Maritime*, d'après le poème de Fernando Pessoa mêlant guitare classique, batterie, sons électro et littérature, puis *Pour un temps sois peu*, monologue de Laurène Marx créé en version in situ dans le cadre du Lyncéus Festival 2021.

Lena Pauçam mène également chaque année plusieurs projets culturels en Côtes d'Armor. Depuis 2018, elle accompagne la compagnie amateur «Les Idiots» au sein d'un laboratoire/atelier de recherche théâtrale mené à la Maison des Artistes de Saint-Brieuc. Elle propose également un grand nombre de projets d'éducation artistique et culturels lui permettant d'articuler pédagogie et recherche en initiant de nouvelles collaborations artistiques et intellectuelles. Ainsi, le projet «DÉCOUDRE LES ANS» mené avec l'autrice Sigrid Carré Lecoindre prend place au sein d'un cycle de créations participatives appelé *Ce que chacun sauve*.





Achévé d'imprimer en France en janvier 2024

Maquette intérieur et couverture: Lena Paugam
Relectures: Gwénaële Le Doussal et Jocelyne Delnatte
Photographies: Lena Paugam et Karine Caous
Mise en pages réalisée par Lena Paugam.

Dépôt légal: janvier 2024

